

Parcours de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région

# TRACES DE MÉMOIRE, MÉMOIRE DES TRACES

En voyage dans les confins de l'immigration italienne

PAR CLAUDIO CICOTTI

**Nous avons commencé tous seuls. En 2004 la Section des lettres italiennes de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université du Luxembourg a projeté un voyage à travers l'immigration italienne au Luxembourg et dans la Grande Région. Nous sommes partis en voyage du Campus Limpertsberg et nous étions des profs et des chercheurs universitaires. Nous avions un projet de recherche intitulé «Présence, histoire, mémoires des Italiens au Luxembourg et dans la Grande Région». Nous avons des traces et des idées, des ambitions et des espoirs. Ainsi nous avons commencé à marcher dans le territoire luxembourgeois, et aux gens qui nous ont demandé la raison de notre exploration nous avons expliqué notre projet. Nous n'étions plus seuls.**

**Le colloque va tenter de donner des réponses aux questions: «Qui sont les Italiens au Luxembourg et dans la Grande Région? D'où viennent-ils? Quand sont-ils arrivés dans ces territoires pour la première fois?»**

L'intérêt et l'enthousiasme suscités par notre initiative ont été palpables. Ce n'est pas un hasard si le Fond national de la Recherche du Grand Duché du Luxembourg a décidé de financer le second Colloque intitulé: «Traces de mémoire, mémoire des traces. Parcours et souvenirs de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région», qui se déroulera les 12 et 13 mai prochains à l'Université du Luxembourg et au Centre de Recherche Publique Henri Tudor de Esch. Et ce n'est encore pas un hasard que d'autres associations (Convivium, le CDMH de Dudelange<sup>1</sup>) non directement liées à l'UL, aient décidé de soutenir et de promouvoir une initiative qui avait vu le jour au sein de la Section des lettres italiennes de l'Université du Luxembourg et qui risquait d'apparaître trop sectaire et spécialisée. S'il est vrai que la nouvelle institution universitaire luxembourgeoise

entend promouvoir l'intégration sociale, notre initiative prend tout son sens.

Cette année, nous nous occuperons d'histoire, de psychologie et d'anthropologie. En termes plus clairs, nous voulons simplement tenter de répondre à ces questions: qui sont les Italiens au Luxembourg et dans la Grande Région; d'où viennent-ils; quand sont-ils arrivés dans ces territoires pour la première fois; quel type d'accueil ont-ils reçu? Mais nous nous demandons également: qu'est ce que cela signifie d'être un «immigré» aujourd'hui? Mais, encore plus important: est-ce que la perception d'être un «immigré» ou un «autre» existe encore? Et dans ce cas, de quelle façon une telle perception change dans chacun des quatre pays qui composent

**Dans la mémoire collective, immigration ne correspond plus à désespoir.**

la Grande Région? L'année dernière, nous avions tenté de répondre à ces problématiques à travers le Colloque Paroles et images de l'immigration. Langue, littérature et cinéma: témoins de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région. Nous avons décidé de nous fier aux écrits des immigrés et de recueillir leurs témoignages à travers la plume. Cette année nous avons décidé de nous en remettre aux récits des historiens et des anthropologues, qui nous raconteront les lieux de la séparation, le voyage, les parcours, les destinations atteintes. Nous comprendrons qu'il y a eu plusieurs sortes de migration dans le passé même plus récent; nous comprendrons que les yeux avec lesquels un Luxembourgeois autochtone regarde un immigré italien dans le Grand-Duché sont très différents par rapport à ceux d'un Français face à un Italien qui

habite en Lorraine. Cela équivaut également pour la Belgique et l'Allemagne.

Il fut un temps où cela n'était pas ainsi. Il y a environ un siècle, on ne faisait guère de grandes distinctions. A cette époque, un Luxembourgeois n'avait pas plus d'argent en poche qu'un Français ou un Allemand. Travailler dans une usine du Grand-Duché ne signifiait pas gagner plus d'argent: au contraire, cela signifiait exactement le contraire. Le bassin sidérurgique d'Esch-sur-Alzette n'attirait pas plus que celui de Villerupt. Mais ensuite l'histoire a mis son grain de sel et a modifié les choses. Et a surtout modifié la situation économique des Luxembourgeois

qui sont devenus bien plus riches qu'auparavant. Cela est bien su par ces immigrés en Belgique et en France qui perçoivent aujourd'hui une retraite très inférieure par rapport à leurs collègues au Luxembourg. D'un autre côté, il est certain que les petites dimensions de ce pays ont aidé à mieux se connaître et à interagir au mieux.

Les Italiens arrivent au Luxembourg vers 1890. Ils sont tout de suite observés avec méfiance. Le rapport avec la population apparaît difficile. Ils constituent pour ainsi dire les nommés «Petites Italies», surtout à Differdange, à Esch et à Dudelange. Ils sont bruyants, désordonnés, tout simplement «autres». Ce sont des «ours», ainsi les appelaient les autochtones. Et comme les ours, ils partaient, allaient en hibernation et disparaissaient. Ils disparaissaient en hiver, car la majeure partie d'entre eux étaient des travailleurs saisonniers. A Noël, ils devaient rentrer en Italie pour pouvoir retourner au Luxembourg quel-



Les Italiens arrivent au Luxembourg vers 1890. Ils sont tout de suite observés avec méfiance. Le rapport avec la population apparaît difficile.

ques mois plus tard avec un nouveau permis de séjour.

Ce sont de vieux souvenirs. Aujourd'hui, on a grand mal à trouver des témoignages de ces gens. Dans la mémoire collective, immigration ne correspond plus à désespoir. Le Luxembourg a tourné la page et a connu des Italiens différents, de l'après-guerre à aujourd'hui. Dans les dernières décennies s'est imposée une nouvelle immigration «de luxe», composée de professionnels très spécialisés qui travaillent surtout auprès des institutions européennes et des banques. En même temps, les enfants des immigrés, des «Gastarbeiter», des «ours», ont étudié dans le Grand-Duché, se sont «intégrés» et ont eu d'autres enfants encore mieux intégrés qu'eux. Mais comme le dit Jean Portante, un chien ou un ours peut se transformer en une baleine pour s'adapter à un nouvel environnement, mais le poumon restera toujours celui d'un chien ou d'un ours. Il affirme ainsi qu'une trace profonde reste dans l'identité de chacun, créée dans un passé souvent éliminé. C'est pour cela qu'il existe une autre histoire. Une histoire faite non d'événements, mais de pensées et de sentiments. Celle que peut-être seuls les psychologues pourront nous raconter. Ils s'y essaieront durant ces deux jours où l'on se donnera rendez-vous afin de mieux nous connaître.

L'année dernière, nous avons intitulé un article sur ce journal «Un pays qui veut mieux se connaître soi-même». La connaissance mutuelle fonde l'esprit de notre projet. Pour cela, nous avons également invité au colloque quelques personnes, personnalités majeures d'une aventure migratoire, qui nous raconteront leurs parcours de vie. Car il ne faut pas perdre de vue que l'émigration ne concerne pas seulement quelques-uns sans toucher les autres: les enfants, et petits-enfants des ours sont aujourd'hui Luxembourgeois; ceux-ci ont rejoint indiscutablement des niveaux d'excellence et de professionnalisme dans la société. Ils parlent le luxembourgeois comme de vrais Luxembourgeois. Mais ont-ils vraiment perdu tout ce qu'ont représenté leurs parents et grands-parents, comme cela peut parfois apparaître? Sans aucune idée préconçue, nous

tenterons également de répondre à cette question.

Dans une société dans laquelle 34 % de la population connaît la langue italienne; 25 % la parle bien; une personne sur quatre (surtout dans le sud du Grand-Duché) est italienne ou a des origines immédiatement italiennes, il est légitime de se demander s'il existe encore dans la mémoire la distinction nette entre «autre» et autochtone. Aujourd'hui il semble difficile de distinguer cette partie étrangère, les deux âmes cohabitent très bien, probablement pour mérite de chacune d'entre elles.

On sait que les expériences communes unissent. Celui qui fait un voyage avec des personnes qu'il ne connaît pas est naturellement amené à nouer des contacts au nom de la solidarité avec les compagnons de ce parcours. Le voyage des Italiens et des Luxembourgeois dure depuis au moins 120 ans. Cela n'a pas été toujours facile. Les désaccords ont été nombreux. Mais aujourd'hui ils apparaissent unis à un tel point que l'on peut socialement et historiquement considérer que la culture italienne s'est admirablement intégrée au Grand-Duché, bien plus qu'en France, en Allemagne et en Belgique. Tellement bien intégrée et insérée que, quelquefois, on peut légitimement se demander: mais où sont passés les Italiens, avec leurs noms «luxembourgeoisés», qui semblent regarder l'Italie, et parler de leur pays d'origine comme seul un vrai Luxembourgeois pourrait le faire? Ces Italiens de longue lignée, qui ont commencé un commun et antique voyage ont-ils perdu leur identité, disparaissant dans le néant, ou bien, dans une mémoire collective; se sont cachés, se sont ils volatilisés ou sont-ils retournés en Italie? Peut-être, leur trace, lourde comme celle d'un ours, s'est imprimée de façon indélébile dans l'histoire de la société du Grand Duché. Et vit avec elle.

<sup>1</sup> En collaboration aussi avec l'Istituto Italiano di Cultura de l'Ambassade d'Italie, l'AIL de Esch, le Circolo Curiel, le CRP Henri Tudor et la Ville d'Esch-sur-Alzette/CCE (la Commission consultative des étrangers) et sous le haut patronage du ministère de la Culture luxembourgeois.

Les 12 et 13 mai: Colloque international: «Traces de mémoire, mémoire des traces. Parcours et souvenirs de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région» (12 et 13 mai 2006 Université du Luxembourg [campus Limpertsberg, salle 0.03 BS] - Centre de Recherche Public Henri Tudor, Esch-sur-Alzette). Renseignements: tél. 40 48 98 / 59 29 14 / 00 49-17 911-73 041.

